

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 14 NOVEMBRE, 1878.

No. 12.

AIMER ET ÊTRE AIMÉ.

Le jeune Edwards s'était avancé avec les autres pour regarder les billets; il ne dit rien; il s'assit, appuya sa tête sur sa main et parut accablé. L'agent prit les MM. Hunt à part, et après leur avoir dit quelques mots, pria tout le monde de quitter la chambre. Edwards et l'agent restèrent seuls.

“ Maintenant, jeune homme, je ne veux pas vous insulter; on peut arrêter l'affaire; dites-moi seulement où est l'argent du vieux monsieur, et épargnez-moi la peine de chercher et de vous conduire à la prison de l'État. Donnez-moi l'argent et vous serez tout à l'heure libre comme l'air. ”

Edwards se leva, et regardant fixement l'agent :

“ Je regrette beaucoup, monsieur, de m'être si fort emporté et de vous avoir refusé ce que vous me demandiez. ”

— Ne parlons plus de cela. Ce n'est rien; j'y suis habitué; il faut bien passer quelque chose à la jeunesse; mais ce n'est pas cela. Vous n'avez plus qu'une chose à faire maintenant, c'est de me livrer le reste, et je vous laisse aller, et tout sera dit.

— Je n'ai aucun besoin, monsieur, d'être mis en liberté; je n'ai pas d'argent à livrer, et je n'avais pas connaissance de celui que vous venez de trouver. C'est une énigme aussi bien pour moi que pour vous.

— Ce n'est pas une énigme pour moi, pas le moins du monde, et c'est peine perdue de nier plus longtemps. Allons, allons, je suis trop vieux pour être refait par vous. ” Élevant la voix et regardant sévèrement Edwards: “ Montrez-moi le reste de l'argent, il tirait en même temps de sa poche une paire de menottes, si vous ne voulez pas mettre ces jolies petites manchettes. Plus d'un hardi coquin les a eues avant vous. Allons, dépêchons, je ne puis attendre. ”

Une pâleur mortelle couvrit le visage d'Edwards à la vue de ces instruments de honte. Il tomba sans force sur une chaise.

“ Allons, allons, jeune homme; ce n'est pas à moi qu'il faut jouer de ces tours-là; toutes vos comédies ne prendront pas; allez, j'en ai trop vu. Je

parle sérieusement. C'est votre dernière ressource; le temps de défaire ce nœud et tout sera dit. ”

L'agent attendit encore quelques moments; mais James ne répondit pas. Il n'opposa plus la moindre résistance, et, se soumettant à sa destination, il sortit de sa chambre les mains aux mains comme un voleur!

XI.

Le soir même, la tranquillité était complètement rétablie dans la demeure de M. Hunt. James était parti escorté de l'agent de police, et un silence de mort pesait sur toute la maison.

Dans le petit salon on n'a pas encore allumé les lampes, mais la flamme ardente du foyer éclaire la pièce tout entière. Devant la cheminée, une femme jeune et belle est assise, renversée sur le dossier de la chaise, les mains jointes sur sa poitrine, les pieds appuyés sur le garde-feu. Ses yeux, qu'ombragent de longs cils noirs, sont fixés sur la flamme vacillante qu'elle regarde sans voir; sa bouche, qui semble faite pour sourire, est mélancoliquement fermée. Comment reconnaître dans cette jeune fille, sombre et désolée, celle dont la voix joyeuse et le rire éclatant égayaient tout à l'heure encore cette famille si triste sans elle!

Elle était encore plongée dans ses rêveries lorsqu'on frappa à la porte.

“ Oh! mon Dieu! pourvu qu'il ne vienne personne ce soir. ”

Elle se hâta d'allumer une lampe, s'éloigna du feu et mit sa chaise dans un coin. Elle était prête maintenant à recevoir quiconque entrerait.

La porte s'ouvrit; ce n'était pas un étranger. “ Bonsoir, cousin Rodolphe. ” Mais elle ne se leva pas de sa chaise et ne le salua pas de ce sourire qui lui était habituel.

“ Bonsoir, Sarah; êtes-vous donc seule? ”

— Il y a déjà quelque temps; j'espère que mon oncle et ma tante vont bientôt revenir. ”

Rodolphe Hunt, car c'était lui qui venait d'entrer, prit une chaise, et avec un sourire flatteur :

“ Je suis bien content d'être venu ce soir, ma cousine; vous devez vous ennuyer ainsi toute seule. ”

— Oui en effet, je suis assez triste ce soir. ” Et elle ne leva pas les yeux

de dessus son ouvrage qu'elle avait repris à l'entrée de Rodolphe.

“ J'ai bien pensé que vous seriez tous abattus ce soir, après ce qui est arrivé aujourd'hui. Pauvre James! qui aurait pu penser? ”

Sarah leva les yeux, et son regard alla de son cousin au feu, puis revint sur son ouvrage. Elle se sentait épiée et son cœur avait froid; elle ne répondit pas.

“ Avez-vous vu James à son départ? — Non je ne l'ai pas vu. ”

— Je n'aurais pas voulu le voir non plus. James m'a toujours paru un excellent jeune homme, bien que... ”

Sarah regarde son cousin qui détourna les yeux.

“ Bien que..., disiez-vous, mon cousin? ”

— Oh! rien; seulement j'allais dire que quelque-fois il avait des allures singulières. Qu'en pensez-vous? N'avez-vous jamais rien remarqué? ”

— Non, jamais.

— Ma foi, je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble qu'il n'est pas franc. Il y avait chez lui quelque chose que l'on ne s'explique pas. ”

Sarah ne fit aucune réponse; et de fait, la tournure que la conversation avait prise lui déplaisait: son mécontentement était visible.

Rodolphe était son cousin, et, comme elle, était à la charge de ses oncles. Pendant tout le temps qu'il avait demeuré dans la même maison qu'eux, il avait entouré Sarah de prévenances qui lui valurent l'amitié de la jeune fille. Rodolphe était son cousin: elle l'aimait à ce titre et lui savait gré de ces petites galanteries, de ces attentions délicates qu'il lui prodiguait; mais quelle que fut l'intimité dans laquelle ils vivaient, Rodolphe ne pénétra jamais plus loin dans son affection. Elle trouvait en lui un parent, rien de plus.

Sarah était jeune, belle et pure; sa simplicité, son bon cœur, sa franchise eussent captivé un cœur moins tendre que celui de Rodolphe; mais Sarah possédait en outre une merveilleuse qualité comme fille chérie de son oncle, M. Hunt jeune. A la mort d'une sœur bien-aimée qui n'avait que cette enfant, M. Hunt avait promis d'élever la pauvre orpheline et de se charger de son éducation; il l'avait donc gardée chez lui, et ce n'était un secret pour personne qu'il n'aurait pas d'autre héritière que sa chère Sally.